

# Histoire de Jeanne d'Albret reine de Navarre: précédée d'une étude sur Marguerite de Valois (French Edition)

Pages: 517

Publisher: HardPress (June 25, 2018)

Format: pdf, epub

Language: French

---

**[ DOWNLOAD FULL EBOOK PDF ]**

---

Histoire de Jeanne d'Albret reine de Navarre

by Théodore Muret

Copyright © 2017 by HardPress

Address:

HardPress

8345 NW 66TH ST #2561

MIAMI FL 33166-2626

USA

Email: [info@hardpress.net](mailto:info@hardpress.net)

## AVANT-PROPOS

Le nom de Jeanne d'Albret est fort connu : les détails de sa vie le sont très peu. La chanson béarnaise chantée par elle à la naissance de Foh fils, les gants empoisonnés qui, dit-on, lui donnèrent la mort, voilà tout ce que savent, sur cette princesse, les personnes d'une instruction ordinaire.

Cependant, Jeanne d'Albret fut, on peut le dire, un des grands hommes de son temps; elle fut aussi un modèle admirable d'épouse, de mère, de femme chrétienne. Sous ce double rapport, — la vie politique, la vie personnelle, — aucune histoire ne mérite plus d'être popularisée. Cette histoire, elle a été écrite, mais dans des conditions qui ne se prêtaient pas à toute la publicité désirable (1). Néanmoins, nous serions in

(1) Histoire de Jeanne d'Albret, par M<sup>ic</sup> Vauvilliere. Paris, 1818, 3 volumes in-8".

grat si nous taisions que nous avons profilé de ce travail, ainsi que du grand répertoire biographique de MM. Haag frères, la France protestante, cette œuvre d'immenses recherches qui doit valoir tant d'estime à ses auteurs. Nous paierons le même tribut au Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, ce recueil qui, sous la direction laborieuse et dévouée de M. Ch. Read, a révélé une foule de documents précieux. On verra que nous n'avons pas négligé non plus les sources catholiques. Sans croire que l'historien doive être insensible au bien et au mal, et se retrancher dans la froide impassibilité d'un simple rapporteur, nous espérons avoir toujours été juste. Autrement, nous aurions mal plaidé cette grande cause des lumières, de la tolérance, de l'égalité et de la liberté religieuses, qui, malheureusement, a encore besoin d'être défendue.

Les poésies des trois générations de princesses, que nous offrons réunies, seront, nous le pensons, une intéressante curiosité littéraire.

Puisse ce livre avoir quelque utilité, surtout en élevant les âmes par l'exemple d'une reine illustre, d'une femme que l'on peut nommer la Cornélie évangélique! La condition privée a ses luttes et ses adversités comme la vie publique : dans une sphère différente, elle ré. clame souvent cette fermeté, ce courage que la mère de Henri IV eut à déployer comme princesse. La haute

### Le Royaume De Navarre Jusqu'à L'avènement De Henri Ii D'Albret.

Le royaume de Navarre fut un des premiers États qui se formèrent à mesure que les armes chrétiennes repoussèrent pied à pied, en Espagne, la domination arabe, lutte patiente et tenace qui ne fut complètement terminée qu'après huit siècles presque entiers. Le territoire dont il se composa originairement fut une conquête de Charlemagne, dans l'expédition qu'il entreprit en 778, au delà des Pyrénées. Cette campagne, qui le conduisit victorieux jusqu'à est cependant moins connue par ce glorieux résultat que par l'échec partiel qu'éprouva l'arrière-garde du roi franc en repassant les monts, et par la mort de Roland au défilé de Roncevaux. Grâce aux légendes et de chevalerie qui se sont emparés de ce héros à demi fabuleux, le roman, ici, a effacé l'histoire.

Toutefois, c'est seulement au milieu du siècle suivant que s'ouvre la liste des rois de Navarre. En 831, Anar, qui avait reçu de Louis le Débonnaire l'administration de ce pays, se rendit indépendant, et, en 857, Gracias Ximénies, neveu d'Anar, prit le titre de roi. Confondue, en 876, avec la couronne d'Aragon, celle de Navarre en redevint distincte sous Gracias V (1134). Passée par un mariage, en 1234, sur la tête de Thibaut, comte de Champagne, et ensuite annexée à la couronne de France, elle en fut séparée en 1328. Jeanne, fille de Louis le Hutin, et incapable, par la loi salique, de lui succéder, conserva néanmoins la Navarre et l'apporta pour dot à Philippe d'Évreux, à qui succéda son fils, le trop fameux Charles le Mauvais. En 1425, on voit la Navarre de nouveau réunie au royaume d'Aragon ; puis, en 1479, acquise à la maison de Foix, également souveraine du Béarn et du et qui tenait à Pau une cour dont la magnificence fut célèbre. Enfin, en 1484, le mariage de Catherine, sœur et héritière du comte de Foix, François-Phébus, avec Jean d'Albret, plaça sur le trône de Navarre une nouvelle dynastie.

La maison d'Albret était une des plus illustres de la France méridionale. La strie d'Albret comprenait une partie du territoire qui forme aujourd'hui les départements du Gers et des Landes. Elle tirait son nom de la petite ville d'Albret, qui en fut le chef-lieu primitif, et que remplace maintenant une modeste bourgade appelée Labrit. Plus tard, les sires d'Albret prirent pour résidence Sérac, où l'on montre encore les ruines gothiques de leur château. mort en 1060, fut le chef de cette maison. Arnaud, sire d'Albret et vicomte de Tarbes, eut à la cour de Charles V la charge de grand-chambellan Son fils Charles reçut, en 1402, l'épée de connétable. Dans les luttes intestines qui déchireront la France sous le de Charles VI, il embrassa le parti d'Armagnac, et fut tué, en 1415, à la bataille

La succession des comtes de Foix était ardemment convoitée par Ferdinand le Catholique. Les couronnes de Castille, d'Aragon, de Naples et de Sicile, déjà réunies sur sa tête, ne suffisaient pas à son ambition. Son fils l'infant Don Juan avait six ans à peine, que déjà il projetait le mariage de cet enfant avec la future héritière de Foix. Mais l'adroit et fourbe Ferdinand avait rencontré sur son chemin un politique non moins habile et non moins rusé que lui dans la personne de Louis XI. Ce prince, qui craignait de voir s'agrandir encore son puissant voisin, avait su traverser, tant qu'il vécut, les desseins du roi de Castille. Après la mort de Louis XI, arrivée en 1483, Ferdinand redoubla de menées et d'intrigues. Néanmoins, ses efforts furent vains, et en 1484, Jean II d'Albret, devenu l'époux de Catherine de Foix, ceignit la couronne

Parmi les États secondaires de l'Europe, le royaume de Navarre tenait alors un des premiers rangs. Par delà les monts, Estelle, Argos, Taf alla, Maya, Vérin, — en deçà, Saint-Jean-Pied-de-Port, Pau, Navarins, ou et Lascar, deux villes possédant alors un évêché; Foix, Taras con en Foix, Tarbes, Bagnes, auxquels il faut ajouter Sérac, Mont-de-Marsan et depuis de la famille d'Albret, tels en étaient les lieux principaux. Moins important par son étendue que par sa situation, il avait pied à la fois au nord et au midi des Pyrénées, jusqu'aux rives de l'Eure. Sur l'un et Vautre versant, il tenait les clefs de plusieurs des ports ou passages qui donnent accès à travers la grande chaîne de montagnes.

Ce territoire réunit des productions et des aspects très divers. Si les Pyrénées le couvrent en grande partie de leurs cimes ardues, de leurs hautes croupes hérissées de profondes et noires forêts, leurs étages inférieurs nourrissent de nombreux troupeaux et vont s'abaissant jusqu'à des vallées et des plaines fertiles où sourit la vigne, où jaunissent les moissons. La terre y recèle dans ses entrailles le marbre, le plomb, le cuivre, le fer, le fer qui convenait également bien, sous ses différentes formes, aux mains d'un peuple énergique et vigoureux : charrue pour le laboureur, cognée pour le bûcheron, épée pour le soldat. Mieux encore que les remparts de ses villes, que les tours de ses châteaux, que les escarpements de ses rochers, le royaume de Navarre avait pour sa meilleure force le courage et le patriotisme de ses habitants. Ces populations possédaient les qualités qui semblent être plus particulières aux peuples montagnards, et tenir à l'air vif et pur qu'ils respirent: ce ressort moral, cet amour de l'indépendance, cette dignité de l'homme et du

citoyen, qui est la première noblesse et qui élève les plus pauvres au niveau des plus grands de la terre. Leur caractère associait dans une égale proportion le sentiment monarchique et l'amour des droits que garantissaient les vieilles constitutions nationales. L'autorité du prince était respectée, mais à condition qu'il respectât les franchises et les libertés de ses sujets, ces antiques fors ou fumerons qui étaient entre eux et leurs souverains comme un contrat réciproque. Après la réunion définitive de leur pays la France, les béarnais donnèrent bien longtemps à leur indépendance des regrets qui n'étaient pas encore tout à fait effacés à l'époque de la Révolution (1).

Ainsi, en Béarn, le prince ne pouvait ni déclarer la guerre, ni faire la paix, ni lever des troupes, ni rien changer aux lois sans le consentement de la Cour majeure et des États. La Cour majeure du Béarn se composait des évêques de Lescar et de douze barons qui portaient le titre de jurés de la Cour, et hi étaient nommés par le peuple. Cette cour jugeait en dernier ressort. Les États étaient formés des gentilshommes et des Députés élus par les communes, ce qui constituait une véritable assemblée représentative, où l'élément bourgeois et plébéien avait sa place aussi bien que la noblesse.

La Navarre proprement dite avait des institutions analogues. Nous avons vu, de nos jours, l'amour de ces vieux faros contribuer, autant que la question dynastique de la maison d'Espagne, à une guerre civile de plusieurs années, qui ne fut radicalement éteinte que par leur maintien.

(1) Il y a de Henri IV une parole bonne à citer, en ce qu'elle reflète parfaitement un côté caractéristique de sa physionomie. A son avènement au trône de France, qui réunissait sous le même sceptre ses anciens et ses nouveaux États, voici par quel mot il tâcha de calmer les susceptibilités béarnaises : « Ce n'est pas le Béarn que je donne à la France, c'est la France que je donne au Béarn. » On reconnaît bien là ce cachet du capitaine gascon que n'a pas le Henri IV de l'histoire, mais qui se mêle toujours aux éminentes qualités de ce prince, dans le Henri IV de l'histoire.

Les rois de Navarre prenaient la qualification de roi très fidèle. Les femmes étaient admises à succéder. Le fils aîné du souverain portait le titre de prince de Navarre à cause de la ville de ce nom, érigée en principauté, l'an 1423, pour l'héritier de la couronne.

Dans les circonstances où Jean d'Albret reçut le pouvoir, le royaume de Navarre avait besoin d'un souverain à la fois clairvoyant et énergique, ferme dans ses résolutions, vigoureux pour les exécuter. Les difficultés étaient grandes. Ferdinand le Catholique persistait plus que jamais dans ses projets sur la Navarre, disposé à mettre en usage la violence aussi bien que la fourberie. Par malheur, les qualités si nécessaires en présence d'un tel ennemi faisaient défaut chez Jean d'Albret, prince d'un esprit médiocre, d'un caractère insouciant et crédule. En 1488, Ferdinand, levant le masque, entra dans la Navarre avec des forces considérables, et s'empara de plusieurs places. Une paix conclue à tout prix arrêta cette invasion; mais elle ne fût que remise à un autre moment. Ferdinand était de ceux qui savent attendre, et il se tint prêt à ressaisir sa proie, tandis que Jean restait plongé dans un nonchalant et profond repos. C'était inutilement que Catherine de Foix, femme au cœur tout masculin, douée des qualités qui manquaient à son mari, s'efforçait de lui ouvrir les yeux et de lui faire secouer cette torpeur funeste.

Deux maisons rivales, les premières du pays, se disputaient l'influence à la cour et dans l'État : celle de Gramont et celle de Beau mont. Cette dernière avait alors pour chef le comte de Vérin, qui était vendu aux intérêts de la Castille, et qui avait su prendre sur l'esprit de Jean II un empire absolu. Sa trahison était connue de tous, quand l'aveugle prince, qu'il endormait dans une sécurité trompeuse, ne la soupçonnait pas encore. Enfin, on parvint à lui en donner de telles preuves, qu'il lui fut impossible d'en douter. Passant tout à coup de l'indolence à la fureur, il se jeta, en 1507, sur

les domaines du comte de Vérin et les mit à feu et à sang. Le comte s'enfuit en Aragon, où il traîna jusqu'à la vieillesse une vie déshonorée.

Mais dès la même année une occasion avidement saisie s'offrit au roi de Castille pour exécuter ses projets, en s'appuyant sur la puissance religieuse. Le saint-siège était occupé par Jules II. Ce pontife, fait pour porter le casque plutôt que la tiare, et dont la remuante ambition mit l'Italie en feu, était lié à la politique de Ferdinand, qui, en retour, avait établi dans ses États l'affreux pouvoir de l'Inquisition. L'évêché de ... était devenu vacant; le chapitre de la cathédrale y nomma Armand d'Albret, frère du roi. Cette élection ne fut pas acceptée par Jules II; de son côté, il conféra le ... à Dom évêque de Sabine, et le chapitre ayant persisté dans son choix, il mit le royaume en interdit, comme il aurait fait aux temps les plus ténébreux du moyen âge.

Cette arme sacrée, l'excommunication, avait encore des effets que Catherine, malgré son courage, ne crut pas prudent d'affronter. Elle et le conseil du royaume se décidèrent à céder et à conjurer ainsi les foudres de Rome. Mais elles ne tardèrent pas à éclater de nouveau. Louis XII, roi de France, qui venait de soutenir Jules II dans sa guerre contre les Vénitiens, l'avait vu, pour prix de son secours, se tourner presque immédiatement contre lui. Le roi qui mérita le doux nom de Père du peuple, et dont le respect pour la foi n'était pas équivoque, ne fléchit pas cependant devant ce caractère sacré dont son adversaire abusait. Afin de contrebalancer le pouvoir spirituel, que Jules II mettait au service des intérêts les moins religieux, Louis XII, de concert avec l'empereur Maximilien, son allié, fit convoquer à Tours un concile national. Il y fut convenu d'assigner un concile général qui se réunit à Pise. Cette assemblée, transférée à Milan, puis continuée à Lyon, rendit une déclaration qui condamnait les actes du pape et proclamait de nouveau les libertés gallicanes. A ce concile, Jules II opposa celui de Latran: de là partit, en 1512, le décret qui condamnait Louis XII et tous ses adhérents comme ennemis de Dieu et du saint-siège.

Allié de la France, le roi de Navarre tombait sous le coup de ces foudres. A l'instigation de Ferdinand, Jules II fulmina contre Jean d'Albret une bulle qui le déclarait schismatique et hérétique, le retranchait de la communion de l'Église et du droit commun, et livrait son royaume au premier occupant. Ferdinand n'en voulait pas davantage. Cependant, il ne crut pas pouvoir se dispenser d'un prétexte. Il demanda au roi de Navarre le passage à travers ses États, pour une armée qui se réunirait aux Anglais, afin d'attaquer les Français en Guyenne. De plus, et au lieu d'offrir lui-même des sûretés, il désignait trois places de la Navarre, Maya et pour être remises entre ses mains jusqu'à la fin de la guerre. Accéder à ces demandes, c'eût de la part de Jean II, une abdication complète. Elles devaient être refusées: elles le furent, comme le prévoyait et le voulait Ferdinand.

Ce prétexte lui suffisait. Aussitôt il fit entrer en Navarre Frédéric de Tolède, duc d'Ale, son cousin, à la tête de dix mille hommes. En même temps, il fit publier la bulle qui rejetait Jean II hors de l'Église, et la donna, en quelque sorte, pour drapeau à l'année qui allait accomplir une odieuse spoliation. Le fils du comte de Vérin s'était chargé de préparer les voies à l'invasion, et gagnait ainsi la dignité de connétable que Ferdinand lui avait conférée.

L'armée espagnole vint camper à huit lieues de ... où Jean résidait. Vivant dans la nonchalance et les plaisirs, il n'avait rien préparé pour défendre cette partie de ses États, la plus exposée à l'ennemi. La courageuse Catherine ne put parvenir à lui faire partager sa résolution et son énergie. Sans même essayer de tenir dans ... il prit la route du Béarn, eu ajournant à des temps plus heureux les sujets fidèles qu'il abandonnait. Indignée, Catherine refusa de l'accompagner. « Allez! » lui dit-elle, « vous avez été Jean » d'Albret, et vous redeviendrez Jean sans royaume. » La vaillante princesse ne voulait pas quitter cette terre, patrimoine de sa famille, et elle y resta jusqu'à la dernière extrémité. Enfin, le départ du roi ayant abattu tous les courages, menacée de tomber au pouvoir de Vérin et

des Espagnols, Catherine vint, le désespoir 'dans l'âme, chercher un asile à Pau avec ses enfants.

Le pays que les Espagnols avaient ainsi envahi sans résistance, fut traité avec une barbarie que la lutte la plus sanglante n'aurait pas excusée. Sur presque toutes les villes, sur les bourgs, sur les campagnes passèrent l'incendie et la destruction. C'était le temps où, dans ces contrées lointaines que Colomb venait de leur donner, les Espagnols commettaient tant d'horreurs sur des populations inoffensives qui disparaissaient tout entières en peu d'années. Ce caractère chevaleresque et généreux, qui s'était montré plus d'une fois dans leurs rapports avec les Maures leurs ennemis, semblait s'être effacé sous l'influence de l'impitoyable et sanguinaire Inquisition. Les soldats du duc d'Ale. nom sinistre et dignement continué, se montrèrent les émules des aventuriers d'Amérique dans cette province que le roi catholique ajoutait encore par de tels moyens à ses vastes possessions agrandies de tout un hémisphère. Pour compléter le rapprochement, l'invasion la plus inique se colorait ici d'une sanction religieuse, de même que les bourreaux des Indiens mêlaient la croix sainte à leurs cruautés.

Maître du versant méridional des Pyrénées, Ferdinand se flatta d'achever non moins facilement sa conquête. Donnant, selon sa coutume, la fourberie comme avant-garde à la violence, il envoya l'évêque de Zamora pour engager Jean d'Albret à revenir à promettant de lui rendre le pays dont il l'avait dépouillé. Mais à la voix de Catherine, Jean s'était enfin mis en défense, ou bien on s'y était mis à sa place. On ne laissa pas à l'émissaire espagnol le temps de troubler et de diviser les esprits. Arrivé à Sauvette, il fut arrêté par Armand de Passion, gouverneur de la ville. Malgré la qualité épiscopale qu'il avait compromise et qu'il invoquait, il fut retenu comme prisonnier de guerre, et ne recouvra sa liberté, dans la suite, que moyennant une forte rançon.

Les armes du duc d'Ale ne réussirent pas mieux en Béarn que la mission de son auxiliaire. Devant la résistance d'un peuple résolu, résistance que Louis XII se préparait d'ailleurs à soutenir, le général castillan dut repasser les Pyrénées. Mais cette aide de la Franco, qui aurait rendu la Navarre à ses souverains, fut vainement attendue. Louis XII mourut dans le même temps, après s'être réconcilié avec la cour de Rome, où Léon X avait succédé à Jules II. Le roi et la reine de Navarre essayèrent près de Ferdinand les négociations, à défaut de la force. Elles demeurèrent sans succès. « Dites à votre maître, » répondit Ferdinand aux envoyés du prince dépouillé, « que j'ai conquis la » Navarre en bon et légitime droit, puisqu'il a été mis » en interdit par le pape; que je ne puis l'abandonner » sans prodiguer (mal employer) les conquêtes et les » bénédictions qui me sont envoyées comme du ciel; » que je serais indigne de ce sceptre si je lui rendais » ce qu'il n'a pas su conserver. » Il ajouta qu'il ne se mettait point en peine de -paraître devant le Tribunal divin, où il citait Jean d'Albret, celui-ci étant rejeté du sein de l'Église.

Jamais, on l'avouera, l'usurpation et la violence ne tinrent un langage plus odieusement dérisoire et ne profanèrent plus indignement le nom du Dieu de justice. Ne croit-on pas entendre parler ce type d'hypocrisie qu'un écrivain immortel a consacré sur la scène en traits ineffaçables?

Qu'on s'en souvienne : quand, pour dépouiller la maison de Navarre, le pape Jules II mit son pouvoir au service de l'ambition et de la fraude; quand il fit un si monstrueux abus de ses foudres spirituelles, on était au commencement du xvie siècle, à cette époque de renaissance où palpait dans la société une nouvelle, où se remuaient déjà tant d'idées, où, courbé sur la Bible, méditait dans sa cellule le moine de Wittomberg; où, dans une petite ville de Picardie, l'enfant qui fut Calvin bégayait ses premières paroles. Aux désordres et aux excès de tout genre qui appelaient si impérieusement une réforme dans l'Église, venait se joindre une iniquité ([ai ne fut pas, sans doute, un poids insensible dans la balance. Surtout, la part qu'avait eue le pouvoir papal aux malheurs des princes de Navarre, dut contribuer puissamment à introduire et à répandre le Protestantisme dans les possessions qui leur restaient, et à lui conquérir leur palais même.

Accablé par la perte qu'il n'avait pas su prévenir, ouvrant les yeux, mais trop tard, sur sa coupable insouciance et sa triste faiblesse, Jean d'Albret ne survécut pas longtemps à ses revers. Il mourut en 1516. Le chagrin avançait-il sa fin? On a lieu de le croire. Mais on en est plus certain encore pour sa noble femme, douée d'un de ces qui ne sentent rien à demi. Outre le regret de la perte en elle-même, de l'héritage de ses enfants amoindri et mutilé, elle avait la douleur de n'avoir pas vu au moins l'honneur mis à couvert par l'énergie de la défense; elle était condamnée à ne pas estimer son mari, qui avait si déplorablement failli à ses devoirs de souverain. « Don Jean, » lui disait-elle, « si nous fussions nés vous Catherine et moi » Don Jean, nous n'eussions pas perdu la Navarre. » Elle mourut dix-huit mois après lui, en 1517, âgée de 47 ans.

L'héritier du trône, Henri II, avait quatorze ans seulement quand il perdit sa mère, qui l'avait élevé avec plus grand soin, et dont les conseils lui auraient si utiles. Ses parents, cruellement éprouvés par la perte de ses trois frères aînés, avaient voulu le placer particulièrement sous quelque saint patronage. Au moment des couches de la reine, deux pèlerins allemands passaient pour se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle. Ces étrangers, ces inconnus, recommandés par l'acte de dévotion qu'ils allaient accomplir, furent pris pour parrains de l'enfant royal, et on lui donna le nom de Henri, qui était celui d'un des pieux voyageurs. Les Espagnols cherchèrent dans ce choix singulier un augure de la chyle complète de la maison de Navarre, disant que son héritier serait un jour pèlerin et étranger dans son royaume.

Le jeune prince parut, dès son avènement, fort supérieur à son père. Il était brave et magnifique; il savait, tout jeune qu'il était, s'exprimer avec une grâce vive et facile. Mais qu'aurait-il pu faire, réduit à ses seules forces, contre l'ambition castillane? Ferdinand venait aussi de mourir, laissant un successeur non moins redoutable que lui, son fils Charles-Quint. La France avait également un nouveau roi, François Ier. Là était le seul appui du royaume de Navarre, qui se serra étroitement contre cette puissance, son alliée naturelle. Couvert des lauriers récents de Marignan, François Ier n'hésita pas à soutenir une cause bien digne assurément d'émouvoir sa chevaleresque ardeur. Mais une expédition conduite par en 1521, n'obtint pas le résultat qu'avait fait espérer son brillant début. ne montra pas autant de sagesse et d'habileté que de valeur. Rapidement conquise, la Navarre fut de nouveau perdue de et elle demeura pour toujours acquise à l'Espagne. La maison d'Albret n'en conserva que la petite portion située au nord des Pyrénées, et dont Saint-Jean-Pied-de-Port était le chef lieu, faible débris à peine suffisant pour empêcher le titre de roi de Navarre d'être tout à fait illusoire.

Malgré la fâcheuse issue de cette campagne, Henri se montra aussi reconnaissant envers François Ier que si le succès en avait été meilleur. Il renouvela, par le traité de Lyon, l'alliance qui les unissait, et accompagna le roi de France, en 1525, dans la guerre d'Italie. Il combattit bravement dans la funeste journée de Pavie, et y partagea le sort du prince son ami. Tombé, par le destin des armes, entre les mains des Espagnols, des ennemis jurés de sa maison, il devait s'attendre à ce que Charles-Quint, en exigeant de lui une rançon impossible à payer, le retiendrait dans une captivité indéfinie, et profiterait de son absence pour achever sa ruine. Une évasion était son seul espoir; mais comment y réussir? comment l'essayer même? Renfermé dans une haute tour, gardé et surveillé de près, le roi aurait eu besoin de la connivence de ses geôliers, et il n'avait pas de quoi l'acheter. En apprenant la captivité de son souverain, les fidèles Béarnais s'étaient aussitôt occupés de pourvoir à sa rançon, et ils avaient réuni 31,000 écus d'or. Un habile et dévoué serviteur, Jean de Passion, partit pour l'Italie, porteur de cette somme; mais elle était bien au dessous des énormes exigences de Charles-Quint. Toutefois, insuffisante comme rançon, elle ne le fut pas comme moyen de séduction auprès de quelques-uns des gardiens du roi. Passion en fit servir une partie à cet usage, et ce ne fut pas en vain. Pendant la nuit, à l'aide d'une échelle de corde, Henri descendit du haut de la tour et trouva en bas un excellent cheval. Deux pages, fidèles compagnons de sa captivité (l'un s'appelait François de Rochefort, on a perdu le nom de l'autre), parvinrent à tromper le commandant, qui vint, le matin, pour constater la présence de son prisonnier. L'un d'eux était couché dans le lit du roi, les rideaux bien fermés; l'autre, occupé à nettoyer les habits

de son maître, accourut au-devant du commandant, priant de respecter le repos du prince, qui, dit-il, était malade et avait passé une très mauvaise nuit. Pendant ce temps, Henri mettait entre sa prison et lui une distance qui ne permettait plus de l'atteindre quand on s'aperçut de sa fuite; et bientôt il eut gagné Lyon, où il trouva la reine-mère, Louise de Savoie, régente en l'absence de son fils. Le commandant fut sévèrement puni. On ne sait ce que devinrent les deux pages, mais on aime à croire que leur fidélité généreuse fut respectée.

Pour prix de la valeur et du dévouement dont Henri d'Albret avait fait preuve au service de la France, une alliance de famille allait resserrer encore, entre elle et lui, les nœuds de l'alliance politique.

## MARGUERITE DE VALOIS

### SA VIE, SON CARACTÈRE, SES OUVRAGES\*.

François Ier avait une sœur, une sœur chérie. Marguerite de Valois, qu'il se plaisait à nommer sa «梧桐». Née en 1492, elle avait deux ans de plus que lui. La ressemblance entre eux était extrême. Comme François Ier, Marguerite avait le nez un peu aquilin très long, l'œil bien fendu, doux et fin. La bouche longue aussi, fine et souriante. Avec les grâces de la femme, cette princesse possédait les plus heureux dons de l'intelligence. Élevée à la cour et par les soins du roi Louis elle eut, pour instruire son enfance et sa jeunesse, les premiers savants de l'époque. Dans ce temps où les lettres renaissaient en France (quant à l'Italie, leur gloire, commençant au Dante, y était déjà deux fois séculaire), elles étaient pour ceux qui les cultivaient l'objet d'une ardeur passionnée, d'un infatigable labeur, tant on était avide de si longtemps oubliée. Les auteurs anciens, tirés de la poussière où les avaient laissés les siècles de barbarie, et où tant de chefs-d'œuvre, hélas! ont péri, étaient comme des dieux dont le culte, pour avoir paru mort, ne ressuscitait que plus fervent. L'imprimerie, cette merveilleuse découverte encore toute récente, cet agent irrésistible de l'immense mouvement intellectuel qu'elle précéda, reproduisait avec empressement les écrivains de la Grèce et de Rome, exhumés de leur tombeau, et chargeait des plus doctes commentaires leurs œuvres révéries.

En ce temps, quand on se donnait aux lettres, on ne s'y donnait pas à demi, et il en était, pour cela, des femmes comme des hommes : ou bien elles étaient fort ignorantes, ou bien elles poussaient l'instruction beaucoup plus loin qu'elle n'est portée chez les femmes de notre temps. Aujourd'hui, toutes (nous parlons des femmes du monde) reçoivent une certaine instruction; mais il en est bien peu chez qui elle soit approfondie et pénètre plus loin que la surface. Au xv<sup>e</sup> siècle, le savoir était pris trop au sérieux pour qu'il en fût ainsi.

Marguerite de Valois en est un exemple. Son éducation fut plus que celle d'une femme instruite, elle fut celle d'un savant. Non-seulement elle parlait l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand, mais elle comprenait le latin, le grec et même l'hébreu, que lui enseigna Paul Paradis, dit le Ornement de la cour par ses charmes et son esprit aimable, elle n'était pas moins faite pour tenir sa place au milieu des plus profonds lettrés de son temps, dont elle aimait à s'entourer.

Recherchée par Charles-Quint, avant qu'il réunît la couronne impériale à celle d'Espagne, puis par le connétable de Bourbon, Marguerite avait été mariée, en 1509, à son cousin Charles d'Alençon. C'était un prince peu digne d'elle sous le rapport du caractère et du mérite. Il était impossible à Marguerite d'aimer cet époux à qui on l'avait donnée, et ce vide du cœur se traduit dans l'emblème et la devise qu'elle adopta: une fleur de souci regardant le soleil, avec ces mots: Non (Il ne s'attache pas aux choses de la terre.) Pendant que le duc, investi de commandements qu'il devait à sa naissance bien plus qu'à ses talents ou à sa valeur, demeurait souvent éloigné de Marguerite, elle vivait soit à la cour de France, soit dans son château d'Alençon, dont elle avait fait



un petit centre savant et littéraire, cultivant elle-même les lettres avec amour. Petite-nièce de Charles d'Orléans, le prisonnier qui charma par la poésie ses vingt-cinq longues années de captivité, elle se plaisait aussi à marcher sur les traces des vieux trouvères.

Après que François Ier, son frère, fut monté sur le trône, Marguerite acquit une grande influence à la cour, où elle porta dès lors le titre de Madame. « Son discours, » dit dans son livre des Dames illustres, était tel que les ambassadeurs qui partaient à elle en étaient grandement ravis, et en faisaient de grands rapports à ceux de leur nation; dont, sur ce, elle en soulageait le roi son frère, car ils l'allouent toujours trouver, après avoir fait leur principale ambassade; et bien souvent, lorsqu'il des grandes affaires, les remettait à elle, en attendant sa définitive et totale résolution. Elle les sa voit fort bien entretenir et contenter de beaux discours, comme elle y était fort opulente et fort habile à tirer les vers du nez d'eux, dont le roi disoit souvent qu'elle lui as.sistoil liiez et lui décharge oit beaucoup... par l'industrie de son gentil esprit et par douceur. » François Ier, qui avait dans sa sœur, pour les affaires publiques, une confiance bien méritée, s'ouvrait également à elle sur des sujets moins dignes de tous les deux. Il lui dissimulait sans doute ses aventures de bas lieu, son libertinage infinie, mais il était moins réservé pour des désordres qu'entourait, sans les rendre moins coupables, une sorte de venus chevaleresque et poétique. Marguerite composa même pour lui, et sous son nom, des devises galantes adressées à l'idole alors régnante, la comtesse de Gardons-nous d'absoudre cette indulgence trop facile. Dieu n'a pas l'ait une morale particulière à l'usage des rois; malgré les noms adoucis et les pompeux dehors, le vice, chez les princes comme chez le dernier de leurs sujets, n'est rien de plus que le vice; et s'il existe une différence de culpabilité, elle est contre eux; car, pasteurs et conducteurs des peuples, ils sont la lumière qui doit rayonner pour le bon exemple, et non pour l'exemple du mal. Une abjecte complaisance ou une imbécile légèreté a beau farder et poétiser les royaux adultères, les rendre populaires par le chant ou le crayon, ils n'en sont pas moins des souillures que rien n'atténue devant la justice de l'Histoire. Cependant, pour apprécier sainement cet excès d'indulgence fraternelle imputable à Marguerite, il convient de se reporter au milieu d'une cour non moins corrompue que brillante, où la galanterie, pour employer le mot convenu, se mêlait à l'air que l'on respirait, où les passions princières étaient absoutes de plein droit, et même ennoblies et glorifiées.

---

This is a reproduction of a classic text optimised for kindle devices. We have endeavoured to create this version as close to the original artefact as possible. Although occasionally there may be certain imperfections with these old texts, we believe they deserve to be made available for future generations to enjoy. □

---

Rechercher - la Jeanne; 19ème - Livre Rare Book - To cite this version: Les Mémoires de Marguerite de Valois, expérience des savoirs, savoirs de.. The claim to truth, which governs the book, conflicts with the complex relationship In her discussion of Jeanne d'Albret's death (p.... Marguerite de France Reine de Navarre et son temps, Agen, Centre The Memoirs of Marguerite de Valois - HAL UPEC - UPEM - Marguerite De Valois, Jeanne D'Albret, Henri IV, 2e édition - Ducasse livre Regardez (Documentaire FR) Les rois de France, 15 siècles d histoire: Henri IV, le bon roi, Le Histoire de Jeanne d Albret, Reine de Navarre, : précédée d une étude sur Marguerite de This is a reproduction of a book published before 1923. Jeanne Dalbret Reine Des Huguenots Par - French Jeanne - Marguerite de Valois ( français : Marguerite , le 14 mai 1553-1527 Mars 1615) Elle était la fille du

roi de France Henri II et Catherine de Médicis et la sœur des rois A la cour française, elle a étudié la grammaire, des classiques, l'histoire et l' Dans une de ses lettres à Henry, sa mère Jeanne d'Albret , reine de Navarre, Histoire de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre: Pr c d e d'Une - Texte de l'edition de 1547 avec les variantes des manuscrits Bibl. Muret, Theodore, Histoire de Jeanne d'Albret, reine de Navarre precedee d une etude dus Marguerite Valois, Marguerite de, De Heptamerone, vertellingen van de koningin van livre evangelique en francais avant Calvin The French Evangelical Book bibliography - Brill - Edition originale rare.'Ce livre est Navarre. Précédée d'une étude sur Marguerite de Valois, sa mère.

↑

HISTOIRE DE JEANNE D'ALBRET reine de Navarre. Priant Les Seigneurs De Prier Pour Une Percée Spirituelle. La - French Jeanne D'albret Reine Des Huguenots NABONNE Books .ca Skip to main content Books Advanced Search Today's Deals Histoire De Jeanne D'albret, Reine De Navarre, Volume 2 : .es: .in Buy Histoire de Jeanne D'Albret Reine de Navarre: Precedee D'Une Etude Sur Marguerite de Valois, Histoire de Jeanne D'Albret, Reine de Navarre: Precedee D - "Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, et Renée de France. (1535–36)." BSHPF. de François Ier, avec sa fille Jeanne d'Albret aux bains de Cauterets (1549). Trois Claude Baduel et la réforme des études en France au XVIe siècle.... Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François. I. 2 vols Marguerite de Navarre - Boekwinkeltjes.nl - Book digitized by Google from the library of Harvard University and uploaded The Last of the Valois, and Accession of Henri of Navarre, 1559-1589, Vol. Histoire De La Reine Marguerite De Valois, Premiere Femme Du Roi Henri Iv elliot jackson Théodore César Muret Histoire De Jeanne D'albret Reine De Navarre. L'image éditoriale de Marguerite de Navarre au XVIe siècle ou - Edition originale rare.'Ce livre est Navarre. Précédée d'une étude sur Marguerite de Valois, sa mère.

↑

HISTOIRE DE JEANNE D'ALBRET reine de Navarre. The Memoirs of Marguerite de Valois - HAL UPEC - UPEM - Histoire de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre: Précédée d'une Étude sur Marguerite de Valois, Sa Mère (Classic Reprint) (French Edition) [Théodore Muret] Browse the Amazon editors' picks for the Best Books of 2019, featuring our favorite - Jeanne - Antiqbook - Histoire de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre: Précédée d'une Étude sur Marguerite de Valois, Sa Mère (Classic Reprint) (French Edition) [Théodore Muret] Browse the Amazon editors' picks for the Best Books of 2019, featuring our favorite

---

## Relevant Books

---

[\[ DOWNLOAD \]](#) - Pdf, Epub By Blood (Anderson Stables Book 2)

---

[\[ DOWNLOAD \]](#) - Pdf, Epub Cislunar Electron Content as Determined by Radar Group Delay Measurements

---

[\[ DOWNLOAD \]](#) - Download An Occurrence at Owl Creek Bridge free

---

[\[ DOWNLOAD \]](#) - Read Red Dog (Vintage International) pdf, epub

---

[\[ DOWNLOAD \]](#) - View Book Tyrannosaurus pdf

---